

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.



Roubaix, 24 mai 1864.

BULLETIN.

M. de Beust, plénipotentiaire de la Diète allemande à la conférence de Londres, a été reçu en audience par l'Empereur ; l'honorable diplomate a eu hier une nouvelle entrevue avec M. Drouyn de Lhuys ; il repart, dit-on, demain pour Londres. D'après un bruit assez généralement répandu, le Danemark accepterait, moyennant certaines modifications, les propositions de la Prusse et de l'Autriche approuvées par les puissances médiatrices.

Loin de s'améliorer, la situation est devenue si grave à Tunis que le gouvernement a dû y expédier plusieurs vaisseaux sous le commandement de M. Bouet-Willaumez. Des personnes au courant des affaires de ce pays regardent comme probable un changement de gouvernement. On prépare activement à Toulon des navires de transport afin d'envoyer de nouvelles troupes en Algérie.

L'Empereur et l'Impératrice de Russie sont attendus dans les premiers jours de juin à la cour de Prusse. Ce voyage vient à l'appui des suppositions qui ont été faites au sujet d'une rencontre du Czar, de l'Empereur d'Autriche et du Roi de Prusse.

Les correspondances de New-York laissent beaucoup à désirer quant au résultat réel des combats qui ont eu lieu sur les bords du Rapidan entre l'armée fédérale et les troupes séparatistes ; ce qui est certain c'est que les pertes ont été très considérables de part et d'autre et que les belligérants ne sont respectivement plus ou moins avancés. Dans les deux camps on a adressé au ciel des actions de grâces. Il serait plus sage et plus humain de se réconcilier, d'autant plus que c'est par là précisément qu'il faudra finir.

On écrit de Bucharest, 22 mai : « La police a découvert une conspiration tendant au renversement du prince, à la séparation des principautés et au réta-

blissement du régime antérieur à la convention de 1856.

Cette nouvelle, publiée ce matin avant l'ouverture du plébiscite, a produit une profonde sensation. Le vote commence en ce moment au milieu des plus vives acclamations en faveur du prince. »

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« D'après des dépêches de Tunis, une nouvelle satisfaction aurait été accordée aux réclamations des insurgés. Le Kasnadar, premier ministre du bey, aurait donné sa démission. »

Le maréchal ministre de la guerre a reçu du général de Martimprey la dépêche télégraphique suivante :

Alger, 19 mai 1864.

Zamorah n'a pas été attaqué depuis deux jours ; le bataillon du 67^e est arrivé hier à Belizanne. Le beau-frère de Bou-Maza a été arrêté dans le Dahra. Le général Deligny aurait détruit Stitten et ses jardins le 15. Ses succès exercent une influence favorable. Rien de nouveau partait ailleurs.

La santé du maréchal gouverneur général a donné quelques inquiétudes ; elle s'est heureusement améliorée depuis deux jours.

Les lettres arrivées de la division de Constantine donnent des détails satisfaisants sur la situation des esprits dans cette contrée, malgré les excitations qui doivent leur venir de la Tunisie. On ne peut méconnaître toutefois que les mouvements qui se manifestent sur différents points du territoire musulman ont entre eux une relation certaine. L'esprit de suite qui préside aux résolutions et à la marche des insurgés tunisiens révèle l'action des sociétés religieuses, action qui s'étend sur l'Algérie et se manifeste par des defections et par des attaques sur le territoire méridional de la division d'Oran.

Beaucoup de chefs indigènes croyaient que la France serait engagée dans une guerre générale au printemps de 1864. Ils sont très au courant de ce qui se passe en Europe ; plusieurs d'entre eux reçoivent un journal imprimé en arabe à Constantinople, qui reproduit les débats des assemblées de France et d'Angleterre. Dans la province de Constantine l'état

sanitaire est excellent ; le 88^e de ligne y est arrivé dans les meilleures conditions. Le colonel Seroka se loue toujours de l'attitude du marabout de Temacin.

La campagne des travaux artésiens dans l'Oued-Righ et dans le Hodna a été très heureuse ; cinq fontaines nouvelles débitent près de 10,000 litres d'eau par minute. Si cela continue ainsi, avant peu d'années, d'Ouir à Temacin, les jardins de dattiers se toucheront pendant plus de 30 lieues. (*Moniteur*).

On lit dans la *France* :

« On nous donne, sur les travaux de la conférence, des indications qui sont très-vraisemblables.

« Il paraît que les trois puissances allemandes devaient se mettre d'accord pour soumettre à la réunion du 18 mai une proposition pouvant servir de base aux délibérations des plénipotentiaires.

« Au dernier moment, comme elles n'étaient pas arrivées à trouver une formule précise et qui résumât les prétentions diverses, la Prusse et l'Autriche auraient, en quelque sorte, improvisé un projet qui, d'un côté, établissait l'union personnelle des duchés et faisait nommer par la Diète le prince qui gouvernerait ces duchés, sous une sorte de suzeraineté du Danemark.

« Cette proposition, aussi vague que contradictoire, n'a pas semblé aux représentants des puissances neutres de nature à servir de base à une discussion utile, et la conférence a dû s'ajourner dans le double but de connaître l'opinion du Danemark sur ce système et de laisser aux trois puissances allemandes un délai suffisant pour s'accorder sur une formule plus nette. »

On écrit de Londres :

« A propos de la conférence, je ne saurais trop appeler votre attention sur la circonstance suivante :

« On a ajourné la prochaine séance au 28, afin d'éviter aux plénipotentiaires tout nouveau prétexte dilatoire. A la séance tenue le 17, les bases sur lesquelles le Danemark et les puissances neutres peuvent négocier la paix, ont été assez dessinées pour que l'Autriche, la Prusse et la Confédération sachent à quoi s'en tenir définitivement à ce sujet. Or, à la séance du 28, les bases de la paix seront acceptées ou la conférence sera dissoute.

« Je crois aussi être en position de vous faire pressentir que si la Prusse et l'Au-

riche refusent de traiter sur les bases ébauchées à la séance du 17, notre flotte partira immédiatement pour la Baltique.

« Au surplus, nos sympathies pour le Danemark se dessinent de plus en plus, s'accroissent chaque jour plus énergiquement.

« Le manifeste Gladstone fait toujours grand bruit ; ajoutez à cela que le chancelier de l'Echiquier va publier son discours augmenté d'une préface. Cette préface en atténuera-t-elle la portée ? Je ne la crois pas. Les chefs du parti ministériel sont toujours fort irrités contre M. Gladstone. »

On écrit de Rome en date du 18 mai, au journal le *Monde* :

« Le gouvernement pontifical répond aux accusations des journaux révolutionnaires au sujet de sa complicité avec les brigands en poursuivant énergiquement sur les frontières ceux de ces brigands qui s'y réfugient, tantôt pour éviter la poursuite des Piémontais, tantôt pour commettre, sur le territoire même de l'Eglise, de nouveaux crimes. Ainsi, outre six brigands napolitains arrêtés aux environs de Meltamo, nous apprenons que dans la province de Froosino la gendarmerie pontificale a pris quatre autres brigands napolitains coupables de vols et d'assassinats ; qu'elle en a poursuivi d'autres jusqu'à la frontière ; qu'à Falyaterra, près de Ceprano, enfin, d'autres brigands ont été pris aussi et qu'on les a trouvés portés de papiers volés à Tristany. »

La *Foi Bretonne*, journal de Saint-Brieuc, a reçu un deuxième avertissement dont voici le texte :

« Vu le numéro du journal la *Foi Bretonne*, en date du 17 mai 1864, lequel contient à la première page un article intitulé *Bulletin*, signé H. Raison du Cleuziou, commençant par ces mots : « En ce moment l'attention... » et finissant par ceux-ci : « Cela ne vous regarde pas ; »

« Considérant que l'auteur de cet article attaque le respect dû aux lois de l'Etat en prétendant que les citoyens ne sont point tenus d'obéir aux articles organiques du concordat ;

« Vu la lettre de S. Exc. le ministre de l'intérieur en date du 19 mai 1864 ;

« Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1832 sur la presse,

« Arrête :
« Un deuxième avertissement est donné au journal la *Foi Bretonne*, dans la per-

sonne de M. Thibault de la Guichardière, gérant dudit journal, et dans celle de M. Raison du Cleuziou, signataire de l'article ci-dessus désigné.

« Saint-Brieuc, le 20 mai 1864.

« Le préfet,

« J. RIVAUD DE LA RAFFINÈRE. »

L'ANGLETERRE PRISE AU PIÈGE.

L'Angleterre qui a voulu isoler les autres est elle-même isolée. Voici les révélations que nous apporte une correspondance de Vienne :

« Le cabinet de Saint-James qui se voit abandonné par la France dans la question des Duchés, qui s'est brouillé avec la Prusse et qui craint par dessus tout la reprise des hostilités parce qu'elle pourrait bien être forcée de s'en mêler activement, le cabinet Palmerston-Russell travaille notre gouvernement pour le gagner à ses vues et pour l'éloigner de la Prusse. Il emploie tout à tour l'intimidation et les promesses. Il échouera des deux côtés.

« Le gouvernement autrichien poursuit son projet de conclure un traité de douane et de commerce avec les Etats allemands. Il fait de grands efforts pour attirer le Hanovre qui est indecis, mais il a échoué près de l'électorat. Il cherche à obtenir le concours de la Bavière, mais dans le courant des négociations avec le cabinet de Munich, le cabinet de Vienne a reconnu que la Bavière est plus disposée qu'auparavant à rentrer dans le Zollverein si quelques modifications sont apportées au traité franco-prussien. L'article 31 de ce traité serait même accepté à Munich s'il était quelque peu modifié. »

Tant mieux que l'on s'occupe, en Allemagne de travail, d'échanges, de réformes économiques. Il y a plus à gagner de ce côté que du côté des entreprises bellicieuses.

Quant à l'Angleterre, la voilà fort embarrassée pour le placement de ses petits couteaux et de ses insinuations agressives.

C'est bien fait.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture le 23 le 24 hausse baisse
3 % ancien. 66.60 66.60 » » » »
4 1/2 au compt. 93.40 93.50 » 10 » »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 25 MAI 1864.

— N° 42. —

BLEND A

CHAPITRE XL I.

(Suite.)

— Ah ! ma bonne tante, quelle hâte extraordinaire et quelle délicatesse superflue envers Henriette ! Ne soyez donc pas impitoyable ! N'est-il pas encore temps demain ?

— Non, mon cher gendre !... Je ne prétends point qu'il y ait à vrai dire du mal à ce que vous trouviez ici des occasions d'être ensemble... on comprend bien...

— Quoi ! ma tante ! interrompit-il en souriant, ferions-nous mal peut-être en nous souhaitant le bonjour ? C'est le droit de tout le monde, et surtout des fiancés entre eux.

— C'est bel et bon ; mais j'ai tenu toute

ma vie aux convenances, et tant que vous ne serez pas mariés...

— Il nous sera défendu de nous dire bonjour ? s'écria Blenda, en jetant ses bras autour de sa mère avec un regard mutin.

— Allons, allons, petite, je ne vais point jusque là ; mais il ne convient pas que vous ayez ainsi des tête-à-tête, et je n'aurai de repos que quand nous serons chez Patrick. »

La bonne dame gardait pour elle le secret de son impatience. Elle brûlait d'un désir fébrile d'avoir quel'un à qui raconter sa nouvelle et la noble action qu'elle venait de faire en sacrifiant un baron et un fidéicommissaire sur l'autel de la mémoire de feu Régine-Sophie.

« Et moi, reprit le cousin, je n'aurai point de repos que nous n'ayons publié les bans et célébré le mariage. Tout peut être terminé dans trois semaines ; n'est-ce pas, ma chère tante ? »

— Fixe la noce à quand tu voudras, mon ami. Seulement je crains — et il nous faut bien un peu songer à cela — que ma fille ne soit pas prête dans un si court délai.

— Oui, c'est vrai, dit Blenda avec hésitation, j'aurai différentes choses à coudre.

— Bagatelle, mon ange ! tu n'auras rien à faire, puisque ton trousseau est tout prêt.

— Mon trousseau ?

— Eh ! oui ; ne l'as-tu pas livré toi-même à notre bonne amie M^{me} Gyllenhake ? Quant à ta garde-robe particulière, elle viendra aussi à temps.

— Toute seule ? Et Blenda se mit à rire.

— Tu verras, tu verras, ma petite sou-

veraine... Je connais à Hambourg une petite couturière, et comme j'en viens précisément...

— Ah ! Jean, mon cher Jean, que je vais être heureuse !

— Patience ! je n'ai rien à donner que la caisse ne soit arrivée... Tu la déballe- ras ici quand tu reviendras pour le mariage ; car c'est ici que nous le célébrerons.

CHAPITRE XLII.

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait à la propriété de monsieur Johan Blucher, madame Henriette se promenait à sa maison de campagne, irritée du retard de la tante Emérence et de sa fille.

Elles avaient promis de venir de bonne heure, et, à l'arrivée de Patrick vers midi, elles n'avaient pas encore paru.

« Et Johan non plus ! dit Patrick. En ce qui le concerne, j'ai appris une grande nouvelle, qu'il a diablement tenue secrète ! — Quelle nouvelle ? s'écria Henriette. Est-il fiancé ? »

— Jésus, les femmes ! on ne peut pas prononcer le mot « nouvelles » qu'elles ne pensent aussitôt à une noce. Mais il s'est réellement procuré quelque chose, quoique ce ne soit pas précisément une femme.

— Quoi donc ?

— La magnifique propriété de Swanwik, à quelques milles d'ici. Il a eu le bonheur de l'obtenir à un prix raisonnable ; mais le plus merveilleux, c'est qu'il a déjà réparé et meublé la maison entière.

— Ah ! le bon Johan ! Il veut nous ménager une agréable surprise ; c'est le seul motif de son silence. En tout cas, il a agi raisonnablement en plaçant ses capitaux

dans une propriété rurale, et tu devrais en faire autant.

— Diable ! il ne manquerait plus que cela ! N'ai-je pas déjà bien assez à faire avec la boutique ? D'ailleurs, il vaut mieux tirer des loyers d'une bonne maison ici en ville, que de s'exposer à tout perdre par l'humidité ou la sécheresse.

— Au reste, nous serons sans doute si souvent à la propriété de Johan que c'est presque comme si elle nous appartenait ; et, comme il n'a pas de femme, il faudra bien que je me charge de faire les honneurs pour lui quand il recevra. Lui qui a tant de connaissances, il voudra assurément voir du monde, et nous nous amuserons beaucoup... Que n'arrive-t-il, et la tante et Blenda aussi !

— Je pense que ce qui retient Blenda, c'est sa lettre au baron.

— Et cette lettre sera un refus ? demanda Henriette avec sa petite mine railleuse.

— Je t'assure, sur mon âme, que c'était l'intention sérieuse de la petite.

— Ah ! oui, tu connais les femmes, toi ! Au surplus, qu'elle devienne baronne ou non, nous nous mettons à table sans attendre une seconde de plus.

Le dîner se passa, l'après-midi également.

Henriette prit de l'humeur. Mais, lorsque mamselle Débora arriva de la ville et apporta la remarquable nouvelle que les dames étaient parties dès la veille au matin dans une voiture magnifique — circonstance qu'il était impossible de révoquer en doute, car la mamselle de leur maison et plusieurs autres habitants en avaient été témoins — Henriette tomba dans la plus profonde surprise et s'aventura dans un tel labyrinthe de suppositions, qu'elle, se sentit presque malade du

martyre qu'éprouvait sa curiosité.

Mais ce martyre n'était qu'un jeu, ou plutôt une véritable volupté, en comparaison des tortures qui lui étaient réservées pour plus tard.

Impossible de peindre l'effroi de la pauvre Henriette, non pas de ce que les trois hôtes qu'elle attendait se présenteraient enfin en même temps vers le soir — car l'arrivée de Johan et des dames par le même bateau n'était qu'un hasard insignifiant ; — mais l'effroi dont elle fut saisie lorsque, se mettant à féliciter Blenda de ses prochaines fiançailles avec le baron, elle fut interrompue tout à coup par Johan, qui lui dit avec la plus admirable contenance du monde :

« Attends donc un peu, ma chère belle-sœur, tu ne sais encore absolument rien ! — Ce n'est pas le baron Tisward qui aura pour femme la petite héroïne de roman, si disputée, c'est moi ! »

— Toi... toi ?

Henriette devint aussi blanche que le narcissé blanc dont elle avait ornée sa chevelure.

Par bonheur, Patrick arriva en ce moment dans la véranda, où se tenait la société ; et, pendant qu'il saluait la tante et la petite cousine, laquelle était devenue rouge comme une cerise, dans son saisissement de la subite pâleur mortelle d'Henriette, Johan s'empressa de glisser à l'oreille de sa belle-sœur :

« Pardonne-moi, Henriette ! Cela s'est fait dans le plus grand secret — et c'était bien ce qui convenait le mieux, n'est-ce pas ? A dimanche les premiers dans !... regarde donc Blenda : elle attend ! veux-tu qu'elle soupçonne quelque chose ? Elle n'a pas encore le moindre soupçon ! »